

INFORMATIONS STALAG V.B

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORÊT NOIRE"

VILLINGEN



C.C.P. : Paris 4.841-48

68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN
PARIS 9^e - TEL. TRI. 78-44, 78-45

Directeur : G. PIFFAULT
Rédacteur en chef : R. JEANNIOT

Numéro 6 - Juillet 1946
BIMESTRIEL

Prix du Numéro :
10 Francs

FÉDÉRATION ET AMICALES

Statu quo jusqu'en Octobre

Un Congrès décidera ensuite de la fusion de la Fédération Nationale des P. G. et de l'Union Nationale des Amicales de Camps.

Je pense que ce sujet intéresse tous les prisonniers. Il y a un an, c'était le retour en masse et, un peu désemparés mais plein d'optimisme, nous tentions de reprendre contact avec cette vie civile tant attendue au cours de ces longs mois de captivité. Peu à peu, l'optimisme a dû céder la place à l'incompréhension, puis au doute, et souvent au dégoût. En rentrant, nous étions pourtant confiants, et le grand espoir, c'était surtout de retrouver une France unanime, une France unie.

Dès notre retour, nous avons été sollicités par telle ou telle association de P.G. qui, toutes nous parlaient de faire survivre l'esprit de camaraderie des barbelés. Parmi ces associations se trouvaient la Fédération Nationale des P.G. et des Amicales de Camps (prolongement des Secrétariats de Camps créés par les premiers rapatriés en 1941 et 1942). Beaucoup d'entre nous ont donné leur adhésion à ces deux associations, d'autres à l'une d'entre elles seulement.

Dans la première nous espérions trouver un rassemblement général de tous les P.G. rapatriés ; dans la deuxième, nous voulions maintenir le contact avec nos anciens compagnons d'exil. C'est ainsi, du moins, que vos délégués au bureau de l'Amicale du V B envisageaient la question. Cependant, afin de ne pas disperser nos forces, nous avions le désir de voir ces deux groupements chapeautés par un organisme commun. Nous avons dû vite déchanter et nous nous sommes rendus compte que le temps n'arrangeait pas les choses et que le fossé se creusait chaque jour un peu plus entre la Fédération et les Amicales.

La première, soutenue par les Pouvoirs publics, disposait de 100 millions de subventions, pour trois millions à la seconde. Peu à peu la Fédération fut seule reconnue comme représentant les P.G.

A différentes reprises des contacts furent établis entre la Fédération et l'Union des Amicales pour arriver à un accord et à une fusion. Ces tentatives furent vaines, la Fédération envisageait la fusion comme une disparition pure et simple des Amicales de Camp. Cette solution était inacceptable pour nous. Et pourtant les P.G. désirent l'unité.

La masse des P.G. ne connaît pas le détail des discussions entre la Fédération et nous, mais tous se disent : pourquoi deux groupements, pourquoi deux cartes de P.G., pourquoi deux cotisations ? Le fond du problème fut une question politique. La neutralité était la règle de tous mais elle ne fut pas respectée. Ainsi on a pu voir des manifestations déplacées au vélodrome d'Ilver, qui, du fait qu'elles abordaient des sujets politiques, ne pouvaient pas réaliser l'union des P.G. Le triste privilège d'avoir passé des années en Allemagne n'appartient pas plus aux gens de gauche qu'à ceux de droite, et des associations départementales n'ont pas à dire à leurs adhérents de voter oui ou non à un référendum.

Cette attitude n'a fait qu'éloigner l'une de l'autre la Fédération et l'Union des Amicales de Camps. Mais, de part et d'autre, il y avait des hommes qui ne désespéraient pas et qui ont multiplié les efforts pour arriver à cette unité.

C'est ainsi que le bureau de l'Union des Amicales a réussi à mettre sur pied, avec la Fédération, un projet d'unité qui fut soumis à l'Assemblée générale des Amicales, le 27 avril dernier.

Après une discussion animée, la motion suivante fut votée :

L'Assemblée générale confirme son désir de réaliser l'unité des P.G., fait confiance à son bureau pour poursuivre et organiser pratiquement l'Union de la Fédération Nationale des P.G. et de l'Union Nationale des Amicales de Camps sur les bases qui leur ont été proposées, étant bien entendu que sera maintenue l'indépendance absolue des Amicales nationales et régionales, en tant que telles, et qu'un congrès réuni en temps opportun se prononcera définitivement sur la question.

Par 125 mandats contre 9 et 12 abstentions, la motion fut votée. Nous allons donc vivre jusqu'au congrès d'octobre une période transitoire qui décidera si la collaboration tant souhaitée de ces deux groupements est chose possible ou non.

Une commission restreinte des Amicales devra mettre au point toutes les questions de détail pendant cette période et fera au congrès un compte rendu de ses travaux.

Le congrès seul pourra décider de la fusion effective.

Je souhaite personnellement que cette fusion se réalise, mais je fais cependant quelques réserves. La principale est que l'engagement soit pris par le mouvement prisonnier de ne faire aucune politique. Cet engagement ne suffit pas, il faut qu'il soit renforcé par la ferme volonté d'exclure de la Fédération les associations départementales ou régionales qui ne se plieraient pas à cette règle indispensable. Je suis persuadé que si cette question politique est réglée une fois pour toutes, l'accord sera toujours possible sur tous les autres points.

Il ne me reste plus qu'à remercier nos délégués de l'Union qui vont s'atteler à cette tâche, à leur souhaiter une pleine réussite et à engager tous les P.G. à user de leur influence pour les aider.

Yves AUBE.

Prochaine Réunion

Dimanche 29 Septembre
à 10 heures.

68, CHAUSSEE D'ANTIN

FÊTE DU STALAG V B

JOURNÉE CHAMPÊTRE du 7 JUILLET AU STADE DE LA MARCHÉ

PIQUE-NIQUE - EXCURSIONS - JEUX DIVERS
LOTÉRIE - CROCHET RADIOPHONIQUE
MUSIQUE - ETC...

Entrée du Parc : GRATUITE

La Commission des Fêtes de l'Amicale du Stalag V B organise, en collaboration avec l'Amicale du Stalag V A, une grande journée champêtre dans le magnifique

Stade de la Marche

gracieusement mis à notre disposition par l'A.S. Bourse.

D'un accès facile, situé entre Garches et Vaucresson, en plein cœur des bois de Saint-Cloud, le Stade de la Marche est renommé pour son cadre de verdure. Vous viendrez donc nombreux faire une cure de bon air ; vous viendrez goûter sur l'herbe avec tous nos camarades rapatriés des stalags V A et V B de la région parisienne. Par votre présence et celle de tous vos amis et connaissances, vous approuverez les réalisations de votre Amicale, toujours soucieuse de vous procurer des plaisirs sains et profitables, et vous l'aidez dans sa grande œuvre d'entraide, but principal de notre association.

**

Des prospectus vous seront adressés vous donnant tous les détails de cette journée champêtre, mais d'ores et déjà retenir la date du 7 juillet 1946 pour passer une journée en plein air avec vos camarades de captivité. Pour vous distraire, des jeux seront organisés, un crochet sera mis sur pied où chanteurs des V A et V B s'affronteront dans un duel amical.

Pour couvrir les frais d'organisation, une loterie dotée de nombreux lots sera tirée.

Faites donc, dès à présent, une propagande active auprès de vos amis, venez nombreux à notre fête champêtre et, dans un cadre de verdure idéal, vous passerez une journée magnifique.

**

Rendez-vous au Stade de la Marche
le Dimanche 7 Juillet à partir de 10 h. du matin

A la Basilique du Sacré-Cœur

Les Anciens du V A et du V B célèbrent l'Anniversaire de la Libération

Nous nous retrouvons en grand nombre, le 5 mai dernier, avec nos camarades du V A, à la basilique de Montmartre, pour assister à la messe anniversaire de la libération du Stalag et dite à l'intention de nos camarades qui reposent encore là-bas en terre étrangère.

Nous avons demandé au général J. de Lattre de Tassigny, le libérateur de notre Stalag, de bien vouloir nous faire l'honneur d'assister à cette cérémonie ; nous avons reçu en réponse la lettre ci-après dont tous nos camarades apprécieront les termes :

La délicate pensée qui a inspiré la demande de l'Amicale du Stalag V B et que vous venez de me transmettre, m'a été particulièrement sensible.

Dans la mesure où mes lourdes charges ne s'y opposeront pas, ce sera avec une joie émue que je me rendrai en personne, le 5 mai, au milieu de vous, commémorer l'anniversaire de la libération des Stalags V A et V B.

Lorsque, le 14 août 1944, les éléments de choc de la 1^{re} Armée Française arrivaient en vue des côtes de Provence, c'était à vous tous que nous songions avec la volonté farouche de venir vous libérer et d'apporter ainsi au monde la preuve certaine que juin 1940 n'avait été qu'une date de bataille perdue.

De toute façon, si, au dernier moment, je me trouvais retenu, je ne manquerais pas de me faire représenter.

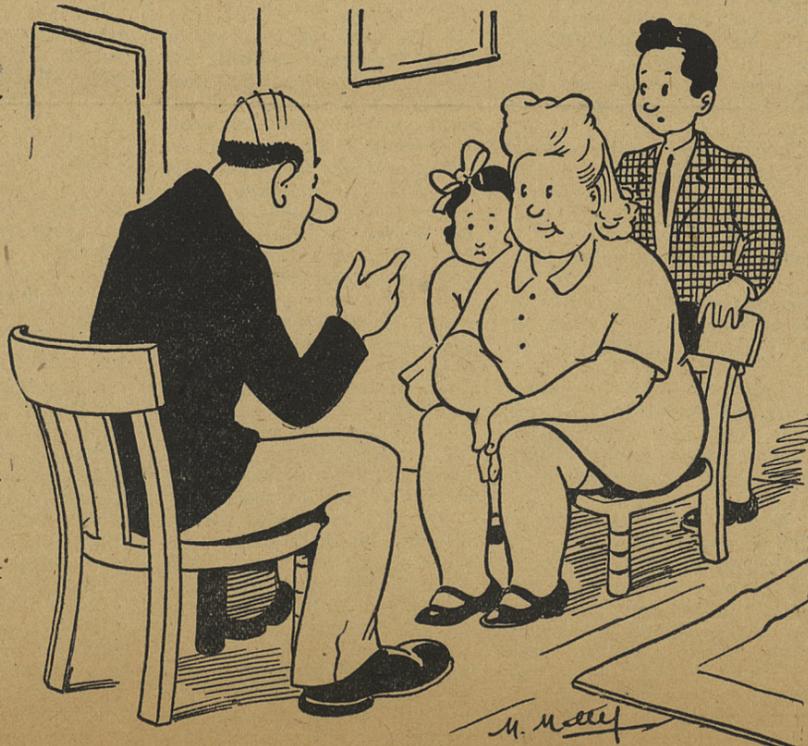
Transmettez, je vous prie, à vos camarades, mes remerciements sincères et croyez à mes sentiments très cordiaux.

Signé : de LATTRE.

(Suite page 4)

Le Prisonnier
en visite

C'est
merveilleux!...
Vous preniez
votre chocolat
tous les matins!



A propos des Reichmarks!

Un fait est acquis, nous le savons tous : les reichmarks déposés lors de notre passage à la frontière ne seront pas remboursés.

Il nous reste à nous assurer d'un autre fait : En Allemagne (comme en France sans doute), les prisonniers de guerre percevaient un salaire journalier. La moitié seulement était remise au prisonnier par l'employeur, qui versait le surplus au compte de chèques postaux du dépôt de prisonniers de guerre en vue de la constitution d'un pécule devant revenir à l'intéressé à la fin de sa captivité.

Percevrons-nous un jour le montant intégral de ce pécule ? Dans la négative, il est à espérer que, cette fois, les anciens P.G. que nous sommes saurons « secouer » leur apathie actuelle et, soit par des interventions des dirigeants des Amicales, soit par leur intervention massive, sauront faire donner droit à leur revendication.

Paul MORLIERE.

Évadés !

Nous vous rappelons que pour récompenser les trois grands pays : Belgique, Luxembourg, Hollande, qui ont fourni le plus grand nombre de passeurs, « L'Union des Evadés de Guerre », à laquelle nous nous sommes associés, constitue des dossiers concernant toute l'activité des passeurs : rapports de ceux-ci, témoignages des camarades évadés grâce à eux, etc...

Malgré les services qu'ils ont rendus aux évadés, beaucoup d'amis belges, luxembourgeois et hollandais s'étonnent peut-être de ne jamais avoir reçu de nouvelles des voyageurs qui venaient frapper à leur porte.

Le Gouvernement français est d'accord pour organiser à Paris une grande manifestation de reconnaissance avec remise de décorations ou autres titres honorifiques.

Nous serions reconnaissants à nos camarades qui ont bénéficié de l'aide d'un des ressortissants de ces trois pays de nous communiquer tous les renseignements afin de les centraliser à la Direction.

Les camarades du Stalag V B s'étant surtout évadés par la Suisse, nous recommandons à ceux qui possèdent l'adresse des gens qui ont pu les aider ou qui les ont recueillis, de leur adresser personnellement leurs remerciements.

"N'oubliez pas ma prime"

La direction générale de l'Union nationale des Amicales de Camp nous communique :

Nous vous serions obligés de bien vouloir passer dans vos bulletins de camps une annonce demandant si des prisonniers de guerre français nouvellement rentrés, ont été arrêtés au moment de la tentative d'évasion entre Rodange (Grand Duché du Luxembourg) et Mont-Saint-Martin, direction Longuyon, par un individu dénommé Mayer qui, revolver au poing, les a remis aux mains des autorités allemandes.

Nous avons, pour le moment, le témoignage d'un prisonnier qui, à l'interrogatoire, a entendu Mayer dire textuellement en allemand :

— N'oubliez pas, messieurs, que depuis quinze jours c'est le troisième prisonnier que je vous remets. N'oubliez pas ma prime.

Le Merveilleux Voyage de Népomucène Cuiron

Conte Atomique Inédit de
Roger JEANNIOT

Il était une fois un brave homme qui se nommait Népomucène Cuiron. Les gens mal intentionnés voyaient dans son nom une sorte d'anagramme de « rond de cuir » ; mais en l'an 2.000 les gens admettaient tout ce qu'on leur disait, sans même essayer de comprendre et sans rechercher s'il y avait là calomnie ou médisance.

Toujours est-il que si Népomucène Cuiron descendait d'une vieille famille de fonctionnaires, il en était un lui-même.

Paysan nationalisé depuis la fameuse loi de 1973 qui fit tant couler d'encre, Népomucène Cuiron allait atteindre la trentaine, c'est-à-dire l'âge de la retraite.

Or, précisément, alors qu'il revenait de s'inscrire au Syndicat des retraités de la terre, il rencontra son ami Nestor Volant, vice-président local de l'association des vieux travailleurs. De cette rencontre allait découler l'histoire la plus merveilleuse que jamais homme ait vécue.

Avant de poursuivre ce récit il serait utile de donner brièvement le *curriculum vitae* de ce Nestor Volant.

Nestor Volant avait eu une jeunesse mouvementée. Il était venu au monde quelques années après la grande guerre mondiale où l'on avait vu disparaître deux continents qu'on appelait encore il y a une cinquantaine d'années l'Asie et l'Afrique.

La guerre avait été déclenchée rapidement, sans préavis, comme au temps des petites émeutes qui déchirèrent l'Europe vers l'an de grâce 1940.

Après que la bombe atomique eut été découverte et expérimentée au cours d'une révolution en Amérique ou au Japon — les historiens ne sont pas tout à fait d'accord sur ce point — la principauté de Monaco devait faire un bon prodigieux dans le domaine de l'énergie atomique. Une fusée interplanétaire était envoyée vers 1950 en direction de la Lune. Les calculs qui avaient été faits laissaient prévoir que si l'expédition réussissait, la fusée serait de retour sur terre environ dix à douze jours après son départ.

Or, quelle ne fut pas la surprise des savants de voir revenir la fusée à peine trois heures plus tard. Pensant à un accident, tout le monde s'empressa autour de l'engin et ce fut avec une stupéfaction inénarrable que l'on vit sortir les explorateurs avec une longue barbe d'un mois.

Ils déclarèrent, à leur descente, avoir passé quatre semaines très agréables dans la Lune.

En effet, hors de la zone terrestre, située à quelque mille kilomètres de la Terre, le temps n'existait plus et jusqu'à sa notion même était supprimée.

Après que les savants eussent réfléchi longuement sur ce phénomène inattendu, une dizaine d'années s'écoula sans qu'aucun événement important ne survint.

Cependant, une guerre sourde et une haine sournoise opposaient les civilisations noires et blanches. Mais les nègres se désintéressèrent vite des blancs, pauvres gens, qui n'arrivaient même pas à se nourrir et se disputaient interminablement avec les cartes de rationnement qui leur permettaient d'obtenir les tickets de ravitaillement.

Les nègres d'Afrique sentaient un danger beaucoup plus grand que les menaces de l'Est. C'était la race jaune. Les Nippons avaient colonisé ce que l'on appelait autrefois la Chine. Ils avaient même quitté leurs îles insalubres pour venir s'installer sur le continent.

Les Africains avaient réussi à s'armer secrètement et chaque hutte, des confins du désert au plus profond des forêts, était un véritable arsenal. De très importants gisements d'uranium avaient été découverts et la mitrailleuse atomique, mise au point par un Français, un certain

Torice Mozer, avait été construite en grande série.

Lorsque, soudain, au moment où l'on s'y attendait le moins, une formidable explosion éclata en plein cœur du métro transsaharien. La cinquième colonne nipponne s'était mise à l'œuvre. L'état de guerre était décrété et le lendemain cent mille avions japonais prenaient leur vol en direction de l'Afrique. Mais ce peuple encore sauvage qui se battait avec des avions, tout comme autrefois les sauvages de la préhistoire se battaient avec des flèches, devait échouer lamentablement dans sa tentative.

Un réseau de rayons de la mort gardait l'île et tous les avions sombrèrent corps et biens dans la vaste mer qui entourait à cette époque l'île qu'était l'Afrique.

La riposte fut brutale : à coups de V 420 toute la partie occupée par la race jaune fut volatilisée en un clin d'œil et est maintenant remplacée par ce vaste cratère situé dans les régions froides de la terre qui, étant donné le manque d'habitants, n'ont pas été chauffées par le chauffage central solaire, comme cela se fait par ici.

La victoire était acquise quand un accident stupide vint mettre fin également à l'Afrique. Un savant, au cours d'une expérience, se trompa de flacon et fit sauter non seulement son laboratoire, mais toute la zone occupée par les noirs, zone dont le sous-sol était excessivement riche en matières radioactives.

Done, Nestor Volant était venu au monde peu de temps après les événements que nous venons de relater.

Dès son plus jeune âge il aspirait à une situation tranquille et de tout repos, c'est pourquoi ses parents le destinaient à la médecine. Mais le hasard en avait décidé autrement.

A quinze ans il fut désigné comme député et — un malheur ne vient jamais seul — douze mois à peine plus tard le sort le nommait ministre.

De vivre au contact de personnalités politiques lui donna vite des idées syndicalistes ; il espérait que grâce à des recommandations précieuses qu'il avait, il serait admis à travailler, mais, atteint par la limite d'âge, il dut se retirer de la vie publique. Les économies qu'il avait faites lui permirent pendant dix ans de voyager et de visiter plus particulièrement Mars dont il parlait la langue couramment. Après un stage dans la Lune, Vénus, il parcourut la Grande Ourse et passa dix-huit mois dans l'Etoile polaire.

Mais ses trente-deux ans avaient sonné et il lui fallait revenir sur la Terre pour entrer dans le syndicat des vieux travailleurs, où il lui était interdit de quitter la ville sous peine de vie éternelle.

Ses qualités d'orateur lui permettaient de passer assez agréablement son temps et, avec quelques vieux philosophes, il étudiait les vieux grimoires écrits dans des langues mortes : en anglais, en français.

Les voyages qu'il avait fait lui permettaient de lire dans le texte les grands auteurs étrangers qui avaient la célébrité, et même le soir, à la lueur d'une étoile portative il s'amusait à traduire en terrien le Grand Livre d'Histoire de la Voie Lactée : « Les mille neuf cents quarantes six jours ».

Souvent, aussi, il rencontrait, place de la Discorde, son vieil ami Népomucène Cuiron, avec lequel il échangeait des propos de toute sorte.

Népomucène, lui, avait eu une existence tranquille.

Paysan de père en fils, il n'avait pas beaucoup de travail, une ou deux fois dans sa vie il avait fait la grève du repos, grève toute théorique puisque, dès qu'il se mit au travail, ses revendications furent immédiatement acceptées.

Népomucène Cuiron n'avait plus que quelques semaines à se reposer librement puisque, atteint par la limite d'âge, il allait être vieux travailleur et, de ce fait, se trouverait obligé de ne rien faire, *manu militari* le cas échéant.

Mais si Népomucène Cuiron avait la vue basse, il avait une idée derrière la tête et il avait attendu jusqu'à ce jour pour se confier à son ami Nestor Volant.

C'était le soir et l'on était à l'heure intermédiaire entre le jour et le jour artificiel. Népomucène Cuiron, s'approchant de Nestor Volant, invita celui-ci à venir prendre une pilule apéritive dans une de ces nombreuses pharmacies qui se trouvaient à moins de quatre secondes d'aérobuse du centre de la ville.

Quand ils se furent confortablement installés dans une boule de vide, Népomucène Cuiron, après s'être assuré que son bracelet radiotélévisé était au point mort et que personne ne l'écoutait sur sa longueur d'onde, tint à peu près ce langage à son ami : — Je suis las de cette vie

calme que nous menons et j'ai l'intention, dès que j'aurai pris ma retraite, de voyager un peu, non pas dans les autres planètes comme cela se fait de nos jours, mais de visiter la Terre.

« J'ai lu, il y a quelques mois, la traduction d'un livre qui avait été écrit en français il y a très longtemps. C'était un récit de voyage.

« L'auteur y développait des choses admirables. Il avait vu des forêts magnifiques, des couleurs splendides dans de petites îles du Pacifique.

« Maintenant, avec notre civilisation moderne, nous avons abandonné la Terre, nous nous sommes installés dans les planètes que nous avons colonisées.

« Or, je ne l'ai jamais dit, mais je me suis attaché à étudier pendant les quelques trente ans de mon existence une vieille langue que l'on ignore à peu près aujourd'hui : le français.

« C'est bête, on me trouve ridicule, mais en lisant ces vieux textes j'étais pris par une sorte de délire, une sorte d'extase merveilleuse. Je trouvais dans l'assemblage des mots une poésie que l'on ignore de nos jours. »

— Oui, je vous comprends, mon cher Népomucène. Moi-même, j'ai appris beaucoup de langues étrangères et de langues mortes. C'est ainsi que j'ai étudié le français et, moi aussi, j'ai été surpris de la poésie qui se dégageait de cette littérature. Souvent j'ai pensé qu'il devait faire bon vivre à la belle époque qu'était le milieu du xx^e siècle.

— Quelle belle époque ! Les gens étaient libres. C'était au lendemain de cette révolution dont on a oublié aujourd'hui les causes exactes.

— Pourtant les gens se plaignaient !

— Ils ne connaissaient pas leur bonheur !

— Ils avaient le droit de travailler quand ils voulaient.

— C'est pourquoi j'ai pensé aller trouver ce grand savant qu'est le professeur Mathéleme. Lui, certainement, arrivera à nous mettre sur pied une machine à explorer le temps. Seul je n'aurai jamais osé faire toutes les démarches nécessaires. C'est pourquoi j'ai pensé à vous demander votre concours. Nous avons suffisamment parlé, discuté ensemble pour que je sache que vos goûts et les miens sont assez semblables.

— Certes, mon cher, votre idée me séduit et, dès demain, je prendrai rendez-vous avec le célèbre professeur.

Et, sur ces paroles pleines d'espoir, les deux amis se séparèrent. Le lendemain, ils se retrouvaient dans un petit laboratoire isolé au bord d'un cratère lunaire.

Après avoir présenté au professeur Mathéleme l'objet de leur visite, ce dernier, un vieillard d'une quarantaine d'années qui poussait la fap-

taisie jusqu'à avoir une petite touffe de cheveux sur la tête, ressemblait ainsi aux vieux portraits que l'on avait trouvés, il y a quelques années, dans une sorte de cave sous la terre, vieux portraits d'hommes anciens, ces hommes bizarrement bâtis et qui vivaient jusqu'à des quatre-vingts et même cent ans.

Ce dernier, donc, le vieillard Mathéleme, consentit pour la modique somme de mille milliards de billets d'un million de francs à étudier un projet de plan afin de construire une machine dernier modèle pouvant explorer le temps jusqu'aux époques les plus reculées.

De retour sur Terre, Nestor et Népomucène parachevèrent de l'aérobuse devant une petite plage où ils atterrirent et, se mettant à l'ombre d'une boule de fraîcheur, ils mirent au point leurs derniers projets.

Rendez-vous fut pris à nouveau chez le savant pour la semaine suivante, date à laquelle Mathéleme avait promis de fournir le projet de machine.

A l'heure convenue, Népomucène Cuiron alla chez son ami Nestor et, prenant le tapis roulant, ils se rendirent à l'aérobuse atomique qui devait les conduire, à la suite d'un long voyage de 20 secondes, dans la petite propriété de l'Etoile Polaire où s'était retiré le professeur pour étudier à tête reposée le problème qui lui avait été posé.

Ils retrouvèrent le savant qui était tout joyeux. Il avait, en effet, réussi à mettre sur pied le plan d'une machine vraiment formidable. Le principe en était le suivant :

On sait qu'en dehors de la Terre le temps et sa notion n'existent plus. Le savant avait pensé qu'en englobant dans une sphère une grande partie du fluide qui régnait outre-Terre, il était possible, grâce à la machine à concentrer les idées et à l'engin à rafraîchir la mémoire, de venir visiter la terre et de se retrouver à l'époque à laquelle on voulait vivre.

Mais l'Etat avait déjà pensé depuis bien longtemps que de nombreux humains pourraient construire une machine semblable à celle qui vient d'être décrite afin de retourner à une période où la vie était plus heureuse, ce qui n'aurait pas manqué de faire croire les difficultés des gens vivant à cette époque et qui n'avaient pas seulement de place pour se loger. Aussi une loi avait-elle été promulguée, interdisant aux citoyens de voyager dans le temps sous peine de baigne et de machine à secouer le paletot.

On sait ce qu'est le baigne. C'est une période de vie très dure. A l'aide de piqûres les médecins prolongent la vie *in æternam* et les malheureuses victimes se voient forcées de ne rien faire des siècles durant.

Bravant cette terrible loi, Népomucène et Nestor charrièrent les matériaux nécessaires et l'on pouvait voir, dans la nuit interplanétaire, un homme attelé à une brouette atomique qui transportait toutes sortes d'objets.

Un mois plus tard tout le nécessaire était empilé dans une étoile déserte de la zone astrale.

De puissants moyens de protection avaient été disposés autour de l'étoile afin de n'être pas dérangé par quelque indiscret.

Népomucène Cuiron et Nestor Volant partirent donc un beau matin dans leur nouveau fief. Après avoir fait leurs adieux, prétextant qu'ils partaient en mission sur ordre du gouvernement, ils s'en furent munis d'une musette pneumatique contenant des vivres pour plusieurs centaines d'années et un nécessaire de toilette au cas où, au cours de leur expédition, ils trouveraient encore des gens aux mœurs antiques.

La fusébus fut vite montée et les premières expériences

eurent lieu. Il fallait, monté dans cet engin, se rendre sur Terre et, la fusée étant cachée, faire fonctionner les manettes intérieures pour se reculer dans le temps.

Un beau jour donc, profitant du remplissage des accumulateurs terrestres, profitant du moment où les rayons cosmiques remplissaient tous les réservoirs d'énergie de la Terre, la fusébus partit et se posa quelques secondes plus tard dans une région légèrement montagneuse de la Terre.

Après avoir pris quelques piqûres de repos, nos deux amis décidèrent de faire le merveilleux voyage dont rêvait depuis si longtemps Népomucène Cuiron.

Ils s'installèrent donc confortablement dans la cabine avant et, tournent les boutons, Népomucène Cuiron s'écria :

— Enfin, nous allons savoir ! Nous allons vivre le magnifique rêve.

A peine le bouton fut-il sur le vif qu'un grand fracas se mit à retentir, tandis qu'une énorme boule de feu se détachait du ciel et se rapprochait à une grande vitesse de la fusée, cependant qu'une intense chaleur se dégageait.

Réglant le climatiseur, Nestor fit fonctionner la machine à froid et attendit anxieusement. La température se maintenait constante, bien que le ventilateur dégageât une température de moins de deux cent quatre-vingt-treize degrés centigrades. Craignant que le ventilateur dégageât quelque malheur, Népomucène remit la manette à sa position première et ils se retrouvèrent à leur point de départ.

— C'était le Soleil qui s'était décroché et qui tombait sur la Terre.

— Diable ! s'écria Nestor, nous nous étions trompés de sens et au lieu d'être allés vers le passé, nous sommes allés vers le futur.

— C'était assurément la fin du monde à laquelle nous assistions et il s'en est fallu de peu que nous en soyions victimes.

Après s'être remis de leurs émotions ils décidèrent d'aller voir du côté du passé ce qu'il se passait.

Tournant le bouton dans le bon sens cette fois, ils s'allongèrent confortablement sur un divan à air comprimé et attendirent, lorsque soudain un sifflement se fit entendre et tout à coup une explosion retentit, détruisant tout à la fois, fusébus et explorateurs...

Des savants on pensé que, probablement, au cours de leur voyage la fusée avait rencontré une mine dans un champ de mines atomiques qui avaient été posées il y a quelques années...

C'est peut-être vrai, mais on doit à la vérité de dire qu'on a jamais su exactement ce qui s'était passé.

Roger JEANNIOT.

Nos Délégués
Départementaux
SOMME
Paul MORLIÈRE
4, rue de Noyon, à ROYE

Nous rappelons que les contes ou romans que nous publions sont uniquement insérés afin de remplir le journal d'une façon que nous espérons amusante, car malgré tous nos appels nos lecteurs sont légèrement paresseux et nous attendons en vain, la plupart du temps, leurs articles.

« Informations du Stalag V B » rappelle que le journal est celui de tous. Nous attendons les articles de tous nos lecteurs, nous les sélectionnons et nous publions les meilleurs. Lecteurs, prenez donc vos plumes et écrivez-nous. Racontez-nous vos petites histoires, nous leur réservons toujours une bonne place dans nos colonnes.

N. D. L. R.

LES ÉVADÉS

n'étaient-ils pas des RÉSISTANTS ?

Pendant mon séjour à la Waldkaserne, j'ai vu de mes propres yeux de nombreuses et splendides évasions. Pour vous je veux essayer, aujourd'hui, de rassembler mes souvenirs et vous en conter quelques-unes.

Au début 1941, les prisonniers dits « suspects » étaient logés dans la chambre 11 de la Waldkaserne. A cette époque, ils jouissaient d'une liberté relative, c'est-à-dire qu'ils ne restaient pas enfermés toute la journée, comme cela devait arriver quelques mois plus tard. Ils pouvaient circuler librement à l'intérieur de la Waldkaserne et Goetz les utilisait souvent pour des corvées au camp principal.

Ce matin-là, donc, nous nous trouvions au rassemblement et Goetz était furieux. Pensez donc ! chaque jour, malgré surveillances, rondes et patrouilles, de nombreux prisonniers français s'évadaient. Et Goetz décida de donner une leçon à ses « sbires teutons ». Vous n'êtes que des bons à rien (et non des bons aryens), je vais vous montrer comment on doit opérer.

J'étais remonté précipitamment dans ma chambre pour surveiller la manœuvre, car je savais que ce matin-là deux camarades devaient tenter de s'enfuir. Rassemblement colonne par trois des suspects et des « taulards »... Goetz les compte lui-même, les recompte. Que vont faire nos camarades ? Partiront-ils ? Se dégonfleront-ils devant ce capitaine allemand ? Ils sont fin prêts. Ils se sont procurés des bleus de travail, une casquette civile allemande. Sur leurs épaules... la capote kaki... sur la tête... le calot réglementaire. Ils se sont placés sur le côté gauche de la colonne des travailleurs ; un camarade de confiance se trouve derrière chacun d'eux avec mission de ramasser le calot et la capote qu'ils laisseront tomber en quittant le rang... Garde à vous... Goetz prend le commandement de la colonne... Partiront-ils ? Resteront-ils ?... En avant, marche... Et du haut de ma fenêtre je vois la manœuvre... Ouf ! Ils sont partis... Ils ont quitté le rang, ont mis sur la tête la casquette civile... et les voilà tous deux qui marchent lentement. Ils s'arrêtent pour allumer une cigarette... Goetz passe à côté d'eux mais les prend pour des civils allemands se rendant à leur travail... La colonne a disparu... ils accélèrent le pas... ils sont loin. Pendant ce temps, les travailleurs arrivent au camp principal. Le capitaine allemand compte ses hommes : grimace ; s'est-il trompé en comptant ; il lui en manque deux. Il recompte... Hélas, il faut se rendre à l'évidence : deux prisonniers ont disparu. Mais il est beau joueur. Il vole vers la Waldkaserne, ordonne un contre-appel. Il espère que les deux prisonniers, ne voulant pas travailler, se sont faulxés et sont remontés dans leurs chambres. Nouveau rassemblement, vérifications ; mais il n'y a bientôt aucun doute : deux prisonniers se sont évadés.

Il m'est difficile de vous décrire quelle fut la figure de Goetz, mais vous vous en doutez. ... Ces gars-là, n'étaient-ils pas des résistants ?

Une Belle Évasion

Quelques mois plus tard eut lieu l'une des plus belles évasions de la captivité. En plein jour, vers 17 heures, sous les yeux de deux sentinelles allemandes chargées de les surveiller, cinq prisonniers eurent le courage et l'audace de s'enfuir. Les Allemands ne constatèrent leur disparition que le lendemain à l'appel.

Voici les faits : Goetz venait de faire construire le nouveau bureau d'entrée de la Waldkaserne, le long d'une palissade qui séparait le camp d'une propriété appartenant à Saba-Radio. Une vingtaine de prisonniers étaient désignés pour poser des barbelés sur le dessus de la palissade et pour boucher avec des barbelés l'orifice qui existait entre le mur du bureau et la palissade.

Un premier candidat à l'évasion, muni d'un marteau, de clous cavaliers et de barbelés s'approche de la palissade et fait mine de travailler... Coup d'œil... La sentinelle regarde ailleurs... Il laisse tomber ses outils et passe derrière le bureau. Un second camarade ramasse les outils, donne de grands coups de marteau, pose une rangée de barbelés et se camoufle à son tour derrière la baraque... Un troisième... un quatrième... un cinquième opèrent indépendamment.

Les autres prisonniers ne sont pas décidés à s'enfuir, ils finissent le travail commencé par leurs camarades.

★

A 18 heures les sentinelles sifflent la fin du travail. Les prisonniers regagnent leurs chambres et vont à la soupe, pendant que les cinq candidats à l'évasion sont camouflés, accroupis entre le bureau et la palissade. Ils resteront là jusqu'à la nuit... ils escaladeront ensuite la palissade qui donne sur la propriété de Saba-Radio, puis celle qui donne sur la rue... Ce sera la liberté...

Teufel, Mertens et Goetz font une enquête pour découvrir quand et par où ils ont pu s'évader. Teufel, le spécialiste des enquêtes, est certain que nos camarades se sont évadés par la chambre 13 dont je suis le responsable. Je le lui laisse croire, malgré la stupidité d'une telle certitude... mais j'affirme n'être au courant de rien et n'avois rien entendu. On parle de me faire descendre en cellule mais, au dernier moment, Saba-Radio prévient qu'on a trouvé un cache-col dans les armoires situés derrière la palissade.

Teufel jubile : il sait par où sont partis les Français. Oui, sans doute, mais ils sont loin et tous les cinq arriveront en France peu de temps après.

Ces camarades n'étaient-ils pas des résistants ? Gaston BLIN.

(A suivre.)

EXCUSES

Notre camarade Léon Berton nous adresse une lettre, fort aimable du reste, pour nous signaler un oubli.

L'oubli est réparé ; nous publions avec un retard dont nous nous excusons la petite communication de l'ex-homme de confiance de la compagnie d'Aulendorf :

M. Léon Berton, 27, rue Diderot, à Caudry (Nord), ex-homme de confiance de la compagnie d'Aulendorf, s'excuse auprès de ses anciens camarades des kommandos des régions d'Isuy, Wangen, Waldburg et Kisslegg de n'avoir pu leur rendre visite lors de leur libération en avril-mai 1945, comme il le souhaitait ardemment, avant son retour en France. Le travail à accomplir pour les troupes françaises à Aulendorf ne lui ayant pas donné la possibilité de se déplacer facilement. Il serait désireux de recevoir, par les hommes de confiance des kommandos, des renseignements sur les incidents qui se sont produits.

Qu'on se le dise !

Notre camarade René Fouchs, du kommando de Schwenningen, pour mettre fin à certains bruits ayant circulés sur son compte, nous prie de publier la citation suivante, qui lui a été décernée à l'ordre de la Brigade de la première division blindée :

ORDRE N° 65
2° canonnier Fouchs René, matricule 331, agent de liaison du 1er R.A.C. A.O.F.

Prisonnier qui, à peine libéré, s'est engagé volontaire pour la durée de la guerre, depuis le 20 avril 1945, a été attaqué dans son véhicule de liaison le 24 avril 1945 alors qu'il venait de faire trois prisonniers. S'est défendu avec énergie et, bien que légèrement blessé et son véhicule endommagé, a réussi à se dégager pour rendre compte de sa mission. Est revenu sur le terrain avec d'autres véhicules pour tenter de libérer son aide-chauffeur pris par l'ennemi et a participé très brillamment à la capture de 10 prisonniers.

P.C. le 1er mai 1945.
Le Colonel EGETINGER, commandant l'A.D.B.I.
Signé : EGETINGER.

Insigne des Anciens KG du VB



Nous mettons en vente au prix de 25 francs l'insigne officiel de l'Amicale du VB.

Portez-le pour vous reconnaître !

Il est à votre disposition au Secrétariat de l'Amicale ou peut vous être adressé à domicile contre remboursement.

RÉVEILLON 1942

ou le Noël d'un Auteur de Revue

24 décembre, 23 heures. Flash, Titin, Petitou et moi revenons du théâtre. Nous avons jeté un dernier coup d'œil aux décors de « Drôle d'Époque ». Tout est fin prêt. Projecteurs, avant-scène, coulisses, costumes, etc... Les lumineux décors de Dudule exécutés d'après les maquettes de nos amis Beligne et Mallet doivent à eux seuls assurer le succès de la revue. Avec Achille nous discutons sur l'opportunité de faire jouer le Trio des Quatre qui ne nous donne pas satisfaction. Cependant, le travail de nos camarades chanteurs mérite récompense : le Trio des Quatre passera.

Minuit, Noël ! Kastler chante « Minuit, chrétiens ! ». Le hall du Wald'ho est transformé en chapelle. L'autel a la même décoration que les Noël précédents. Sur le vitrail central une Vierge à l'enfant. Sur les vitraux de côté, des sapins chargés de neige. L'œuvre de Dalby, symphonie blanche et verte, domine majestueusement l'autel. L'abbé Busteau officie. Remarqué dans l'assistance un censeur boche venu du camp pour contrôler le sermon du prêtre. Ne sommes-nous pas en pleine collaboration !

25 décembre. 1 heure !

A la sortie de la messe rencontré Papillon qui m'apprend l'exécution médicinale de Stolb. « Il en a pour deux ou trois jours », me dit-il d'un ton de potard convaincu. Brave Papillon ! Grâce à lui l'hôpital nous appartient et ce Noël sera bien notre Noël. Visités de circonstance dans les chambres. Les tables sont dressées. Le magasin Walfarth a fourni les draps pour remplacer les nappes. Les bouteilles de bière s'alignent en rangs serrés et aussi — ô miracle ! — des bouteilles de vin ! Vin de France envoyé clandestinement et amoureux-ment caché pendant de longs mois pour être bu cette nuit à la barbe des geôliers. La découverte dans l'hôpital de toute liqueur alcoolisée pouvait entraîner des sanctions très graves. Je connais à la cave un tas de poussier qui a rendu fidèlement à leurs propriétaires : Moulin à Vent, Sauternes, Bordeaux, etc., etc. Petite satisfaction d'amour-propre : nous avons roulé les Boches !

Retour à la 147. Rencontré le jardinier de l'hôpital fin saoul. L'opération s'est effectuée en cinq minutes : un litre de Cinzano, bu à quatre, est l'auteur du méfait. Ça commence bien ! L'artiste de la raclette se cramponne à mon bras : « Je suis content. Les schleuhs ne l'ont pas eu, celui-là. Ah ! qu'on est heureux en captivité quand on est saoul ! On a plus de misères ! »

Deux heures

Je sors sur le balcon de la 147. Avec précaution car, en bas, les « Jules » ont leur « arbalète », et ils seraient trop heureux de faire un carton. Une ronde passe. Des appels gutturaux. Des claquements de talons. Un bruit de bottes qui s'éloigne. Nous aussi nous avons nos anges « gardiens »... Titin m'appelle car Flash a fait des siennes. Il est allé rendre visite au capitaine Payraud et son retour n'est guère brillant. Il nous explique, en se cramponnant à la table pour bien fixer son centre de gravité : « Le capitaine m'a payé l'apéritif !... Ah ! ma mère, si tu voyais ton fils !... C'est Papillon qui fait de la Bénédicte... C'est fameux... Je crois que j'en ai un coup dans l'aile... Ah ! ma mère, si... ». Aidé de Patou nous hissons Flash sur son lit. L'opération n'est pas facile, la victime opposant la force d'inertie.

Dans le petit Kammer, décoré d'un petit sapin de la Forêt Noire, nous avons réveillé. Mais il y avait trop de victuailles ! Nous avons « calé ». La capacité stomacale est en raison inverse de la durée de la captivité.

Quichaud vient nous rendre visite. La chambre des dentistes est en pleine ébullition. Ça bouillonne ! et « Ma Famille » est sensiblement éméché. Il nous chante sa partition de « Faisons un rêve ! ». Achille et moi échangeons un regard navré. Le Trio des Quatre est foutu !

prend que Mario est k.o., que Poupas a pleuré dans sa soupe et que Propidon a une légère défaillance. Pour ce dernier je suis déjà édifié. Quand au Bauf, il a été simplement lamentable. Et notre sympathique doyen me fait scrupuleusement l'état des pertes de sa tablée en commentant chaque défection. Sa belle moustache cirée en est hérissée d'indignation.

Les Toubibs

Chez les toubibs la tempête continue. C'est un véritable raz de marée qui a balayé la belle entente qui régnait à l'étage et, en cette nuit de Noël, le baromètre local n'est pas encore au beau fixe. Deux camps s'opposent. Les « pour » et les « contre ». Les « pour » ne sont qu'un : mais il est de taille : 1 m. 90. Les « contre », groupés derrière le capitaine Payraud, occupent le carré des médecins et font un réveillon joyeux et bruyant. L'unique « pour », lui, est dans sa chambre, porte verrouillée. Et il attend. Il attend de perdre 50 marks ! Les 50 marks qu'il a offert à la Gestapo locale pour qu'elle retrouve vivement notre camarade Dormoy évadé d'une vespasienne villingnoise. Evidemment, cette offre n'a pas donné de résultat quant aux recherches — car, pour activer le flair d'un Boche il vaut mieux se servir d'un tire-bouchon que de papiers de la Reichbank — mais, du côté français, pardon ! le résultat fut parfait et, d'un seul élan, tout le personnel de l'hôpital s'est dressé contre le personnage qui n'en était pas à son coup d'essai. N'a-t-il pas annoncé, le jour de son arrivée au Lazarett, à tout le personnel rassemblé au rapport quotidien et sous l'œil ironique du Boche, que le premier prisonnier qui s'évadait ferait l'objet, de sa part (c'était trop d'honneur nous faire), d'un rapport salé au Gouvernement de Vichy, d'une demande de condamnation et d'un renvoi en Allemagne dans un camp de représailles. Pour des prisonniers qui attendaient avec avidité des paroles de courage et de résistance et qui espéraient que cette voix qui venait de notre France exprimerait en ses premiers mots sa certitude en la victoire des alliés, nous étions servis ! En somme, à peine arrivé, il nous la serre ! Mais je m'éloigne de ma nuit de Noël...

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine

Je quitte le cortège et me dirige vers l'infirmerie. Chez le directeur je vais prendre la température de la troupe. Je traverse chez Propidon. Personne. J'arrive chez le directeur. Je pousse la porte. Un spectacle incohérent s'offre à mes yeux. Une table sur laquelle s'alignent les reliefs d'un repas pantagruélique, des bouteilles vides, des plats, des assiettes et une bûche de Noël qui est un défi à notre misère. Un homme est debout, un seul, face à ce désastre. Le poing levé il chante à pleins poumons « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ». C'est Renaud, notre Viel Paket, Lorrain de naissance, garde mobile de son état, qui, en pleine crise éthylique, hurle son mépris des Boches. Sous la table, la Gravosse, Bébert, notre Lou Armstrong, hoquèrent de rire à en être malades. Mais où est le directeur ? Je l'aperçois penché hors de sa couchette, la tête enfouie dans une cuvette que lui tient avec persistance le brave Dudule transformé en mère poule. Propidon, nez pavoisé, ronfle sur un lit. Dudule, en pleurant, me conte ses malheurs et ses craintes : « C'est Papillon qu'a fait le coup... y a plus d'alcool à 90 à l'Apothèque... il a tout pris pour faire sa benédicte... et tu vois ce que ça donne... Tous, tu m'entends, tous y sont sortis de chez lui sur la tête... Ah ! mon pauvre vieux... ta revue... elle est foutue... y sont à plat... y pourront jamais jouer demain ! — Mais ce n'est pas demain qu'on joue, Dudule, c'est cet après-midi ! — Ah non, répond Dudule obstiné, attends qu'on soit à demain. — Eh bien, il est 3 heures du matin et, dans 9 heures, nous devons tous être au théâtre ! — Alors demain, c'est aujourd'hui ? A m... ! ». Et Dudule se met à brailler comme un veau pendant que Viel Paket, s'accompagnant d'un léger balancement tribort-babord, le poing toujours levé, s'écrie lyrique : Nous les poursuivrons dans tous les azimuts. Vive la France ! ». Et il entame le premier couplet de « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ». Une commandation à Dudule : « Mets-les au lit, tous ! » et je pars vers des lieux plus réconfortants.

Ça gazera

Je rencontre Patin, notre metteur en scène. Il promène dans cette bacchanale un calme olympien et aussi la joie intérieure d'un départ prochain. Il est plein d'optimisme et calme mes appréhensions : « Ça gazera, tu verras ! ». J'en accepte l'augure.

Chez le maestro Focheux sont nos « Diva ». Le premier regard que je rencontre est celui de Roudoudou. Il surgit derrière une énorme tranche de gâteau qui lui mange tout le bas du visage. Roudoudou me crie : « T'en fais pas ! Toto sera au poil ! ». Piffault opine du chef tout en glissant vers un état voisin de l'euphorie. Le maestro semble écouter avec ravissement une histoire marseillaise que lui conte, pour la dixième fois peut-être, Kiki avec son délicieux accent. Charbonnet, coiffé d'un accessoire du théâtre, chante avec « Altitude 3200 », dont la crête est parée d'une chéchia, une chanson de salle de garde.

Je quitte cette chambre de bons copains et je me hurte à Bel-Ami. En pleine forme le Vié. Il m'ap-

La Marseillaise

Sur le palier, devant sa porte close, je vois un rassemblement. Des infirmiers français, serbes, polonais. Soudain, du groupe cosmopolite, une chanson s'élève. Et c'est notre « Marseillaise », à nous, qui, de ses paroles vengeresses, vient clamer notre mépris au champ d'on de la kollabo. Coco se démente au milieu du groupe et sa voix de basse fait merveille. Renaud est là, lui aussi. Son patriotisme trop longtemps refoulé a enfin trouvé un exutoire, et notre Lorrain fait office de chef de chœur. Le capitaine Payraud, prévenu, vient rétablir l'ordre, car les choses menacent de se gâter et il faut éviter le scandale. Le groupe se disperse... Viel Paket s'en va chanter chez les toubibs « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ». Du palier j'entends un chic à Papillon. Une porte s'ouvre. Surgit une paire de Lunettes habillée d'une blouse blanche. C'est Joseph, chirurgien ès-ongles incarnés, qui, d'un pas mal assuré va prendre le frais... aux W.-C. Joseph, trahi par son frère (le barbu nous a quitté pour un pays plus accueillant, nous laissant sa barbe en souvenir). Il est suivi par Tepper qui semble avoir quelques difficultés avec son estomac. Dans le réfectoire des médecins on danse. L'orchestre joue sans répit. Moumoute, inlassablement, fait se succéder : valses, tangos, one-steps, etc., etc. Assis sur le piano, Mario souffle éperdument dans sa clarinette sans se soucier de la musique. La température est au maximum. Le major polonais danse le tango comme un professionnel. Ratapiat, le torse nu, fait des bonds désordonnés, heurtant l'un, bousculant l'autre, il est complètement déchaîné...

A bas Hitler

Allons plus loin, chez les cuis-tots. Là il y a réception. Schill, le chauffeur allemand, juché sur une chaise, crie : « A bas Hitler ! ». Je cherche La Riflette. Bajus me l'indique du pied. Il git sous la table, ronflant à poings fermés. Quant à Kastler, il est complètement apnoé. Et c'est lui l'unique chanteur à voix de la revue ! Nous allons au désastre !

Je reviens au bal qui, maintenant, déborde sur le palier. A ce moment survient Dudule, l'œil courroucé, cherchant les artistes et criant : « Allez au lit !... Vous jouez tout à l'heure... faut qu'à la revue soit réussie... Au lit... tous au lit ! ». Écoutant cette parole d'un sage, je retourne à ma 147. Tout le monde dort. Flash a le sommeil agité. Il tourne et retourne sur sa couche en grognant des paroles inintelligibles. La benédicte continue ses ravages !

Il est 5 heures. Bientôt le jour va poindre. Cette nuit de Noël va se terminer. Une nuit de captif ! Mais une nuit extraordinaire ! Nous ne sentions plus nos chaînes et nous avons eu pour quelques heures la sensation d'être des hommes libres... Je me glisse entre les draps en pensant au curieux spectacle que la troupe du Wald'ho va, dans quelques heures, donner devant une salle comble... 19 heures. Le rideau vient de s'abaisser définitivement après de nombreux rappels. Jamais la troupe du Wald'ho ne donna un spectacle si plein d'allant. Tous les acteurs rivalisèrent d'entrain, de bonne humeur et de fantaisie.

Henri PERRON.

